cette terre âpre et désolée, ne laissant à découvert que la frange maritime, où percent d'affreux rochers; elle se projette comme une grande péninsule entre le 20e et le 80e degré de long. occidentale, en face de l'Islande et des côtes de Norvège. Ses limites se cachent, au N., sous la calotte glacée du pôle; à l'E., elles se perdent dans les bancs de glace, vis-à-vis du Finmark et de la Laponie; au S., la pointe du cap Farewell, par 59° 45′ de lat. N., détermine exactement, tandis qu'à l'O. elles sont formées par le détroit de Davis et la mer de Baffin; mais au N.-O. elles vont disparaître sous les glaces du pôle. Les points les plus septentrionaux de cette région qui aient été explorés se trouvent dans le voisinage du 78e parallèle N.; ce sont la terre d'Uinam, sur la côte orientale, et l'entrée du détroit de Murchison sur la côte occidentale. Celle-ci a été complétement visitée et relevée par les marins anglais, hollandais et danois; mais la plus grande partie de la première est demeurée jusqu'à ce jour inexplorée.

Cette contrée peut être considérée dans son ensemble comme une énorme masse de rochers. La ligne extérieure de cette masse, qui forme la côte de la mer, est élevée, escarpée et aride; au bord de la mer, elle présente d'affreux précipices et de hautes montagnes, couronnées de rochers inaccessibles, que les navigateurs aperçoivent à une distance de près de 100 kilom. Bien que la côte occidentale forme, en général, une ligne droite allant du N.-N.-O. au S.-S.-E., tant à son extrémité méridionale, où elle se dirige presque à l'E., elle est coupée dans toute son étendue par un grand nombre de baies longues et étroites, qui pénètrent à une distance considérable (160 kilom. parfois) dans l'intérieur. Le long de ces baies ou *fiords*, ainsi que sur quelques-unes des îles nombreuses qui bordent la côte dans toute sa longueur, on rencontre quelques vallées arrosées par de petits ruisseaux, et dans lesquelles seules la végétation prend quelque idée de la végétation de cette contrée. Un naturaliste danois, le docteur Pingel, a établi que, depuis quatre siècles, cette côte a subi un abaissement graduel. L'altitude moyenne de la masse de rochers qui enclosent les fiords et les vallées ne doit pas dépasser 600 mètres; cependant, quelques-uns des nombreux pics qu'elle présente atteignent jusqu'à 1,800 ou 2,000 mètres; mais partout règnent des neiges et des glaces éternelles. Toute la région orientale n'est qu'un vaste plateau de glace; montagnes, vallées, lits de fleuves, tout a disparu pour faire place à une plaine immense où ne subsiste aucune trace de la forme primitive du sol.

Le Groenland n'est, en fait, qu'un gigantesque glacier, ou plutôt une agglomération de glaciers qui, sous l'action d'un mouvement imperceptible, mais continuel, avancent toujours vers la mer; de même qu'en Suisse, ces glaciers s'entr'ouvrent parfois avec un fracas effroyable et sont alors coupés par des crevasses et des précipices d'une profondeur insondable. Les arêtes extérieures de cette accumulation de glaciers, la plus vaste que l'on connaisse sur la surface du globe, s'avancent par les fiords jusqu'à une énorme distance dans la mer, dont elles forment la côte sur une longueur considérable. Une des plus remarquables de ces langues de glace est celle que l'on rencontre sur la côte occidentale, entre 62° et 63° de lat. N. Mais le docteur Rink, qui, pendant plusieurs années de séjour au Groenland, s'est surtout occupé de la formation des glaciers, croit que c'est sur la côte orientale qu'existent les plus considérables, et il a mentionné cinq principaux, depuis celui de Jacobshaven, par 69° 10′ de lat. N., jusqu'à celui d'Upernavik, par 73° de lat. N. Lorsqu'à certains endroits la glace s'est accumulée trop avant dans la mer, l'énorme masse, incapable de résister plus longtemps à la pression des flots, se détache avec fracas et devient errante dans la mer, où elle forme des montagnes de glaces flottantes, qui sont l'effroi des navigateurs. Ces montagnes s'élèvent au-dessus de la surface des flots à une hauteur de 30 à 45 mètres, et quelques-unes atteignent une circonférence de 1,200 à 1,300 mètres; mais, comme la partie qui surnage est à peine le huitième de celle qui est submergée, on peut en conclure que de pareils amas de glaces formeraient à terre des montagnes de 240 à 320 mètres de hauteur.

On croit aujourd'hui que le Groenland est traversé dans toute sa longueur par une foule de petits détroits qui le divisent en plusieurs îles; mais tous ces détroits sont maintenant combiés par la glace, à part celui du Prince-Christian, qui existe à l'extrémité méridionale du Groenland, et qui sépare un groupe d'îles du continent; il a environ 160 kilom. de longueur; mais, en certains endroits, sa largeur atteint à peine 1,600 mètres. La mer qui baigne le Groenland présente des particularités non moins remarquables. Un courant, produit par le mouvement des grandes masses de glace des environs du pôle, se fait sentir tout le long des côtes de cette contrée, entraînant à la dérive d'énormes glaçons. La glace occupe parfois tout l'espace compris entre le Groenland et l'Islande, et forme souvent autour du cap Farewell une ceinture qui s'étend jusqu'à 150 ou 200 kilom. en mer

Le climat de la région peu étendue qu'habitent les indigènes et les colons danois est moins rigoureux que pourraient le faire croire la hauteur de la latitude et surtout le voisinage de cet immense glacier. Sur la côte orientale, la température moyenne est inférieure à zéro (le thermomètre centigrade). En février 1830, dans la partie située au S. du 65e degré de lat. N., elle ne descendit pas plus bas que 29°, jusqu'à la fin d'août, la mer se couvrait chaque nuit d'une nouvelle couche de glace, et, vers le milieu de septembre, la glace des baies et des détroits avait de 2 à 5 centimètres d'épaisseur. Le climat est un peu plus doux sur la côte occidentale, au S. du cercle polaire; mais, plus au N., là où le soleil ne se montre que pendant quelques minutes, ou même ne paraît pas du tout, le froid est extrême et l'esprit-de-vin se congèle, même dans une chambre où il y a du feu. En février et en mars, il devient si intense, que les pierres se fendent et que la mer fume comme une fournaise. En général, cependant, les froids de l'hiver sont interrompus, à diverses reprises, par des dégels qui durent plusieurs jours, souvent même des semaines entières. Juillet est le seul mois où les eaux et la terre aient de la chaleur; la terre commence à dégeler en juin, mais l'on n'a pas besoin de creuser bien profondément pour trouver encore de la glace. Pendant les longs jours d'été, la chaleur est assez intense pour faire évaporer l'eau laissée par la marée dans les fentes des rochers, où il reste un dépôt de sel d'une qualité inférieure; mais, à l'approche de la nuit, l'air redevient excessivement froid, sous l'influence des brises qui soufflent de l'intérieur. Vers la fin d'août, le brouillard règne presque tous les jours; il ne tombe que fort peu de pluie, et seulement dans les régions du nord. Les vents soufflent rarement, mais ces derniers ils sévissent quelquefois avec la violence de véritables ouragans; on voit assez souvent des éclairs, mais le vrai tonnerre est inconnu; on n'entend jamais au delà du 69e degré. Les oiseaux de terre sont peu nombreux; en revanche, les oiseaux de mer sont en telle quantité qu'il est presque impossible de s'en faire une idée; les plus estimés sont les eiders (*anas mollissima*), qui produisent le duvet si estimé sous le nom d'*édredon*. Ils sont encore très-nombreux et on les rencontre par milliers à certaines places; mais ils sont l'objet d'une chasse si acharnée, que l'on peut calculer que, dans un siècle, ils s'-ont devenus très-rares. Ils se rassemblent en bandes si considérables, lorsqu'ils s'envolent de la mer, que le bruit de leur vol ressemble au fracas d'une montagne de glace qui s'abîme dans la mer. Jadis, lorsque les Groenlandais ne connaissaient pas encore la valeur de l'édredon, ils se contentaient de prendre les œufs et laissaient le duvet dans les nids. Les progrès de la civilisation leur ont appris à dépouiller les nids tout aussi bien du duvet que des œufs.

Le poisson constitue la principale richesse des Groenlandais. L'animal le plus répandu sur la côte est aujourd'hui le phoque, dont il existe cinq espèces nettement déterminées. Il n'est pas rare que les marchands en achètent, chaque année, de 50,000 à 60,000 peaux, et l'on peut affirmer, sans exagération, qu'il s'en prend au moins 100,000 dans le même intervalle. Les Groenlandais se nourrissent presque exclusivement de la chair du phoque, et si cet animal venait à disparaître, comme c'est inévitable à cause de l'énorme destruction qu'on en fait, les indigènes seraient menacés d'un anéantissement prochain. Les baleines existent aussi en grand nombre; mais il n'en est pas de même du walrus, que l'on ne rencontre plus que dans le détroit de Davis, et encore rarement. Le narval est fort estimé des naturels, qui fabriquent leurs harpons avec l'ivoire de sa défense, ivoire qui n'est pas inférieur à celui de l'éléphant.

D'après les recherches de l'expédition scientifique envoyée en 1852, de Copenhague, pour étudier la composition physique du Groenland, il est certain que les rochers consistent principalement en granit, en gneiss, en porphyre, en ardoise argileuse et en roc calcaires. On a trouvé de la houille dans l'île de Disco, et sur le continent, au nord de cette île, existent d'abondantes mines de cuivre; dans la partie méridionale, on rencontre aussi du cuivre, du plomb, de l'albâtre, de la pierre ponce, des grenats et autres minéraux. Sir R.-J. Murphison croit que, d'après le caractère primitif des terres exposées aux vents venues d'Islande. La colonie s'accrut rapidement, et l'on dit qu'en 1340 ou 1379, elle comptait deux villes, une cathédrale, quinze églises, trois ou quatre couvents et trois cents villages. Elle était partagée en deux districts, et était administrée par un évêque résidant à Gardar, sur l'emplacement actuel de Frederickshaab. Mais soudain, cette colonie disparut des pages de l'histoire, non pas, ainsi qu'on l'a prétendu, à cause de la transformation en glaciers des vallées par suite des invasions des Esquimaux, et, surtout parce que, au XVe siècle, le Danemark ayant à lutter contre la Suède, ne put lui faire parvenir la petite colonie du Groenland. Davis et Hudson visitèrent de nouveau cette contrée, le premier en 1587, et le second en 1607. Diverses autres expéditions furent envoyées par les rois de Danemark dans le cours du XVIe et du XVIIe siècle; mais elles ne ressuscitèrent pas à l'établissement commencé avec la colonie perdue. D'après ce que l'on croyait généralement, les anciens établissements devaient se trouver sur la côte orientale, et cette opinion prévalut jusqu'en 1829, époque où les recherches du capitaine danois Graah établirent irréfragablement que les anciennes colonies islandaises étaient situées sur la côte occidentale, où l'on rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de maisons gothiques, et surtout d'églises. La colonisation moderne de la côte occidentale commença en 1721, et fut due au zèle d'un prêtre norvégien, qui fonda une mission à Gothaab (Bonne-Espérance), près du 64e parallèle. Un commerce régulier s'établit aussitôt après avec les Groenlandais, et depuis ces premiers temps de plusieurs autres établissements, dont les plus importants furent ceux des frères moraves (1733). Ces établissements sont aujourd'hui au nombre de treize, et s'étendent sur la côte occidentale, jusque par 73° de lat. N. Ils appartiennent tous au Danemark, qui cependant n'y entretient que quelques missionnaires et quelques fonctionnaires publics, et sont divisés en deux *inspections*, celle du Sud et celle du Nord, qui comptaient ensemble, en 1863, une population de 9,800 âmes, dont 300 Danois. Dans la première ou *inspectorat du Sud*, on trouve *Juliansshaab*, *Frederickshaab*, *Godthaab*, *Sukkertoppen* et *Holstenborg*, ainsi que les établissements hernhutes de *Lichtenau*, de *Lichtenfelds*, etc. Dans l'*inspectorat du Nord*, on trouve *Egedesminde*, *Christianshaab*, *Godhaven*, située par 69° de lat. N., et siége du gouverneur, plus *Jakobshaven*, *Omonak* et *Upernavik*, par 73° 48′ de lat. boréale, la plus septentrionale de toutes les colonies européennes.

Le Groenland relève de la juridiction spirituelle de l'évêque de Seeland; les sept missions danoises dépendent du Collége des missions, à Copenhague, et les quatre autres de la communauté des hernhutes. Le gouvernement a été remis, en 1774, entre les mains du Collége, ou du moins il n'a accordé qu'à une seule compagnie, la Compagnie groenlandaise, l'autorisation de trafiquer avec ce pays. Tous les ans, des navires de 200 à 250 tonneaux partent de Copenhague, chargés de provisions de toute espèce pour le Groenland, et rapportent des peaux, des huiles, des fanons de baleine, etc. La valeur des exportations groenlandaises a été évaluée, en 1861, à 785,000 francs, tandis que les importations danoises se sont élevées à une valeur de 750,000 francs. Les principaux articles importés sont les grains, les farines, les viandes salées, l'eau-de-vie, le tabac, le sucre, le café et le bois de chauffage. Outre les nombreux voyages au pôle nord et les ouvrages des deux Egèdes, on peut consulter sur le Groenland : Crouze, *Histoire du Groenland* (Barby et Leipzig, 1765-1770, 2 vol.); Scoresby, *Journal d'un voyage sur la côte orientale du Groenland* (Hambourg, 1825); Graah, *Voyage à la côte orientale du Groenland* (Copenhague, 1832); Rink, le *Groenland décrit sous le rapport statistique et géographique* (Copenhague, 1852-1857, 2 vol.), et le compte rendu, lu en 1868 à l'Association britannique de Londres, par M. E. Whymper, de son voyage dans le nord de cette contrée, en 1867.

GROENLANDAIS, AISE s. et adj. (gro-ain-lan-dè, è-z*e*). Géogr. Habitant du Groenland; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les* GROENLANDAIS. *La population* GROENLANDAISE.

— **Encycl.** Linguist. *Idiomes groenlandais.* V. ESQUIMAUX.

GRŒNLO ou GROL, ville de Hollande, prov. de Gueldre, arrond. et à 26 kilom. S.-E. de Zutphen; 2,000 hab. Elle fut fortifiée par Charles-Quint, et démantelée par les Français en 1672.

GRŒNSUND, petit détroit ou canal formé par la mer Baltique, entre les îles danoises de Falster à l'E. et de Moen à l'O. Il fait communiquer la Baltique avec le grand Belt. Sa longueur est d'environ 9 kilom. et sa largeur moyenne de 1,600 à 1,800 mèt. Deux bancs de sable et de gravier s'y font remarquer, l'un entre les trois canaux, où ne peuvent pénétrer les bâtiments tirant plus de 3 mètres d'eau. Par suite du violent courant qui règne dans le Grœnsund, il est très-rarement gelé.

GROESBECK (Gérard DE), prince-évêque de Liége, né en 1508, mort en 1580. Il appartenait à une des plus illustres maisons de la Gueldre, et succéda, en 1563, à Robert de Berg. Il empêcha, par des mesures rigoureuses, le protestantisme de se propager dans l'Etat de Liége, et fit rentrer dans l'orthodoxie Hasselt, Maëstricht, Maseick, Stokeim, villes qui s'étaient soulevées à l'instigation d'Hermann Stuicker, propagateur des nouvelles doctrines (1567). L'année suivante, il refusa à Guillaume d'Orange, qui amenait des secours aux protestants des Pays-Bas, de lui laisser traverser Liége avec son armée. Mais ce refus, le prince pilla Saint-Trou, puis assiégea Liége; mais Groesbeck appela à son secours les Espagnols, força Guillaume à lever le siége, et fit mettre à mort un certain nombre de Liégeois qu'il soupçonnait d'être de connivence avec les réformés. Vers cette époque (1569), les Jésuites s'établirent à Liége, où ils signalèrent leur présence en amenant une recrudescence de persécution contre les réformés. Pour récompenser Groesbeck de son zèle à étouffer l'hérésie, le pape Grégoire XIII lui envoya le chapeau de cardinal en 1578; deux ans plus tard, ce prélat envoya un secours d'hommes et d'artillerie au duc de Parme, qui assiégeait Maëstricht. Après une longue résistance, cette ville tomba au pouvoir des assiégeants qui, pendant trois jours, firent un horrible massacre des habitants. Groesbeck mourut peu après.

GROETLINGBO, village de l'île de Gothland, à 60 kilom. de Wisby, sur le bord de la mer; 700 hab. Port excellent; fabrique de pierres à aiguiser, qui s'exportent en Suède et en Danemark. L'église, bâtie en 1096, est une des plus belles de l'île. Elle possède une curieuse chaire à prêcher, fabriquée à Copenhague en 1548, pour une église de Wisby, (1733). Les établissements sont aujourd'hui au nombre de treize, et s'étendent sur la côte occidentale, jusque par 73° de lat. N. Ils appartiennent tous au Danemark, qui cependant n'y entretient que quelques missionnaires et quelques fonctionnaires publics, et sont divisés en deux *inspections*, celle du Sud et celle du Nord, qui comptaient ensemble, en 1863, une population de 9,800 âmes, dont 300 Danois. Dans la première ou *inspectorat du Sud*, on trouve *Juliansshaab*, *Frederickshaab*, *Godthaab*, *Sukkertoppen* et *Holstenborg*, ainsi que les établissements hernhutes de *Lichtenau*, de *Lichtenfelds*, etc. Dans l'*inspectorat du Nord*, on trouve *Egedesminde*, *Christianshaab*, *Godhaven*, située par 69° de lat. N., et siége du gouverneur, plus *Jakobshaven*, *Omonak* et *Upernavik*, par 73° 48′ de lat. boréale, la plus septentrionale de toutes les colonies européennes.

Le Groenland relève de la juridiction spirituelle de l'évêque de Seeland; les sept missions danoises dépendent du Collége des missions, à Copenhague, et les quatre autres de la communauté des hernhutes. Le gouvernement a été remis, en 1774, entre les mains du Collége, ou du moins il n'a accordé qu'à une seule compagnie, la Compagnie groenlandaise, l'autorisation de trafiquer avec ce pays. Tous les ans, des navires de 200 à 250 tonneaux partent de Copenhague, chargés de provisions de toute espèce pour le Groenland, et rapportent des peaux, des huiles, des fanons de baleine, etc. La valeur des exportations groenlandaises a été évaluée, en 1861, à 785,000 francs, tandis que les importations danoises se sont élevées à une valeur de 750,000 francs. Les principaux articles importés sont les grains, les farines, les viandes salées, l'eau-de-vie, le tabac, le sucre, le café et le bois de chauffage. Outre les nombreux voyages au pôle nord et les ouvrages des deux Egèdes, on peut consulter sur le Groenland : Crouze, *Histoire du Groenland* (Barby

l'air crâne, *l'air loustic*, *rarement l'air grave*. (Th. Gaut.)

— Substantiv. Personne qui a l'habitude de murmurer, de gronder : *Un* GROGNARD *insupportable*.

— s. m. Hist. Vieux soldat de l'empire; vieux soldat en général : *Les vieux* GROGNARDS.

— **Syn. Grognard, grogneur, grognon.** Le *grognard* ne fait que grogner, il fatigue tout le monde par sa manie de grogner. Le *grogneur* grogne, il grogne même souvent, mais ce n'est pas encore chez lui une manie constante. Le *grognon* est tel par humeur : il est ainsi fait, c'est son nature!

— **Encycl.** Hist. Le vieux soldat, mis à la retraite, éloigné de ses camarades, de son drapeau, de ses habitudes, voué désormais à la vie du civil, à la redingote du pékin, devient d'ordinaire triste et maussade; il aime à grogner, il est grognon; de là cette qualification parfaitement justifiée de *grognard*, qui lui a été décernée. A la première Restauration, les vaudevillistes et les chansonniers la mirent à la mode. Après nos désastres, dus au premier Empire, un fond de misanthropie gagna ce qui restait de cette armée que le génie de la guerre avait promenée par toute l'Europe. Pendant que de nombreuses défections avaient lieu parmi les maréchaux et les généraux gorgés d'or et d'honneurs; pendant que les grosses épaulettes sollicitaient les faveurs de Louis XVIII, et qu'un général Rapp, par exemple, se faisait décerner d'un titre de garde-robe, les bas officiers et les épaulettes de laine, fidèles à la France, vieux grenadiers, vieux hussards, vieux cuirassiers, vieux capitaines, vieux commandants de corps, vieux braves de toutes armes, brigands de la Loire qui refusaient de croire à la défaite de la patrie, pleuraient à l'écart, en ressaisissant leur moustache grise, *grognaient* en regardant passer cette mascarade de petits blancs-becs titrés, qui se ruinaient sans pudeur à la curée des grades et des fonctions. Aux absurdes prétentions féodales de nos anciens nobles, chacun d'eux répondait fièrement : « Je suis Français et j'ai gloire de son nom, » tel était le fonds de sa politique. Ces vieux de la vieille, ces *grognards* étaient des patriotes, et s'ils méditaient trop souvent à leurs souvenirs le nom de Napoléon, cause première de nos malheurs, c'est qu'il avait été leur compagnon d'armes, qu'il les avait conduits longtemps à la victoire. La lithographie, nouvellement importée d'Allemagne, popularisait alors tous nos faits d'histoire militaire en se populalisant elle-même. A la devanture de toutes les boutiques d'estampes le *grognard* était représenté : vieux sapeur tenant sur ses genoux l'enfant du régiment, vieux sergent serrant son drapeau entre ses bras; vieux soldat devenu laboureur, le soldat de la grande armée apparaissait partout. C'était une page de plus intitulée : les mêmes; on la retrouvait sur les assiettes et les plats, sur les indiennes nouvelles, sur les fichus, les éventails, les écrans, les châles de mérinos, les mouchoirs de poche même des femmes; mais où le *grognard* triompha, ce fut au Cirque-Olympique, aux Variétés, sur tous les théâtres. Il y eut des acteurs en possession de ce genre de rôle, et qui, à force d'endosser l'uniforme, de caresser leur moustache grise et de parler de Napoléon comme s'ils auraient pu se persuader qu'ils avaient réellement combattu à Lodi, à Arcole, qu'ils avaient reçu un coup de soleil aux Pyramides, qu'ils avaient eu le nez gelé en Russie. Au Vaudeville, c'était Fontenay; aux Variétés, Lepeintre aîné. Les rimes de *Français* et de *succès*, de *gloire* et de *victoire*, de *guerriers* et de *lauriers*, amenées tant bien que mal, enlevaient les acclamations du parterre.

La lâcheté ne vaut pas la vaillance,
Mille revers ne font pas un succès;
La France, amis, sera toujours la France,
Et les Français seront toujours Français.

Au Gymnase, *Michel et Christine* comptait des représentations par centaines. Un refrain de cette pièce est resté fameux :

Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

Se taire sans murmurer! voilà qui, d'un trait, peignait le *grognard* de vaudeville, celui-là même qui chantait la main sur son cœur :

Du haut des cieux, ta demeure derrière,
Mon colonel, tu dois être content.

Ce colonel, vous le connaissez, il est mort de la mort des braves, mort au champ d'honneur. Scribe, avec son habileté terre à terre, a exploité jusqu'à satiété cette enluminure guerrière. Gautier l'interprétait à merveille; nul n'a endossé aussi crânement l'allure et la physionomie des vieux braves retirés du service, si ce n'est pourtant Lepeintre aîné, le Francœur du *Soldat laboureur*, un *grognard* qui, grâce au crayon, figura partout, depuis le salon libéral jusqu'à la mansarde, fut accommodé de toutes façons, même en devant de cheminée.

Depuis cette époque, lointaine déjà, le *grognard* s'est bien transformé sans doute; après le vétéran de la grande armée, nous avons eu le vétéran de l'armée d'Afrique. Celui-ci grogne comme grognait celui-là; il grogne quand sa goutte ou ses rhumatismes lui rappellent Constantine ou Isly. Le second Empire avait tout fait pour ranimer le culte un peu refroidi du premier pour l'empereur; un *grognard* de la poésie épique, M. Belmontet, était spécialement chargé de composer des vers à cette idole; mais le *grognard* du premier Empire était devenu sourd, il n'entendait plus guère, le pauvre vieux. Il n'importe : à de certains anniversaires, il tirait de l'armoire quelque colback fauve et pelé, quelque culotte de peau trop large, quelque dolman rongé des mites, un sabre rouillé, lourde charge, et, d'un pied chancelant, poursuivi par le gamin mocqueur, il venait retrouver au pied de la colonne quelque autre Achille mutilé d'une *Iliade* « qu'Homère n'inventerait pas. » Théophile Gautier a peint ses impressions à cette vue :

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux *grognards*,
En uniforme de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards!

Depuis la suprême bataille,
L'un, a maigri, l'autre a grossi;
L'habit, jadis fait à leur taille,
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois!

Il est, dans Paris, un musée où le curieux peut voir réunie la plus complète collection de *grognards* qui soit au monde, où se retrouvent les vrais feuillets des victoires et conquêtes. L'un a fait les campagnes de 1792, à l'armée du Nord; il a reçu à Valmy, dans le cou, une balle qui y est restée; c'est le *grognard* de la République : salut! L'autre a laissé un œil en Autriche, une jambe en Espagne; il est demeuré sanglant et mutilé sur le champ de bataille d'Iéna : c'est le *grognard* de l'Empire. Celui-ci était à la prise du Trocadéro et à celle d'Alger, qui lui coûta les deux bras : c'est le *grognard* de la Restauration. Celui-là était à Anvers : c'est un ancien zouave de la création, un zouave de Bilidah et de Médéah, le *grognard* de la monarchie de Juillet. Ce musée auquel tous les gouvernements ont fourni leur contingent de *grognards*, c'est l'hôtel des Invalides.

Le *grognard* a plus d'une fois servi de tête de Turc aux farceurs et aux mauvais plaisants de la petite presse. On lui a prêté une foule d'actions saugrenues; il semblerait que vieillir tuât les *grognard* fussent synonymes. C'est ainsi que nous rions de tout. Pour donner un exemple de la malignité dont on a fait preuve à l'endroit des vieux de la vieille, nous citerons la pièce suivante, qu'on a prêtée à l'un d'eux, et que les journaux ont donnée comme authentique. Il s'agit d'une pétition adressée un jour à ce triste et misérable Napoléon III, qui devait être l'homme de Sedan, le mauvais génie de la France :

« Sire,

» J'ai contracté sous votre cher oncle deux blessures mortelles qui, depuis trente ans, font l'ornement de ma vie, l'une à la cuisse droite, l'autre à Wagram. Si ces deux anecdotes vous paraissent susceptibles de la croix d'honneur, j'ai bien celui de vous en remercier d'avance.

Signé : Antoine Bonniot,

» Caporal honoraire de l'ex-jeune garde. »

P. S. Mme Bonniot fondation bien sensible à votre amabilité. Affranchir la réponse, s'il vous plait. Ci-joint les pièces amplificatives.

» Inutile de prendre des renseignements; ils seraient mauvais. »

Et l'on voudrait nous faire croire que nos *grognards* écrivent ainsi!... J'en appelle à l'invalide à la tête de bois! C'est là un *grognard* qu'on ne récusera pas, car, depuis Louis XIV, il a su se taire sans murmurer, et cependant il a vu bien des révolutions.

GROGNARD (François), négociant français, né à Lyon en 1748, mort à Fontenay-sous-Bois en 1823. Il a fait en mourant à sa ville natale plusieurs legs, qui témoignent de sa bienfaisance et de son amour pour les arts. Il a publié quelques écrits, notamment : *Extrait d'un voyage pittoresque en Espagne, en* 1788, 1789 *et* 1790 (Bayonne, 1792).

GROGNASSER v. n. ou intr. (gro-gna-sé; *gn* mll. — fréquent. de *grogner*). Pop. Grogner d'une façon habituelle et fatigante.

GROGNASSERIE s. f. (gro-gna-se-ri; *gn* mll. — rad. *grognasser*). Pop. Grognerie habituelle et fatigante : *Les* GROGNASSERIES *d'un enfant gâté*.

GROGNEMENT s. m. (gro-gne-man; *gn* mll. — rad. *grogner*). Cri du cochon ou qui ressemble à celui du cochon : *L'écureuil a un petit* GROGNEMENT *de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite.* (Buff.)

— Fam. Murmures par lesquels on exprime son mécontentement : *Le peuple anglais, dans les meetings, fait entendre des* GROGNEMENTS *pour les ministres.*

GROGNER v. n. ou intr. (gro-gné; *gn* mll. — latin *grunnire*, même que l'ancien haut allemand *grunnî*, anglais *groan*, et le kymrique *grwn*, tous mots qui sont probablement des onomatopées). Crier, en parlant du cochon; crier à la façon du cochon : *On dit que l'aurochs* GROGNE *et ne mugit pas.* (Cuv.)

— Fam. Manifester son mécontentement par une sorte de grondement sourd : *Ne faire que* GROGNER. GROGNER *entre ses dents.*

GROGNERIE s. f. (gro-gne-ri; *gn* mll. — rad. *grogner*). Murmure, plaintes, grondéries : *Des* GROGNERIES *éternelles.*

GROGNET ou GROSNET (Pierre), poète français, né à Toucy (Yonne), mort vers 1540. Il alla étudier le droit à l'université de Bourges. Dans sa requête pour l'impression de ses *Mots dorés*, il se qualifie de « maître ès arts, et licencié en chacun droit; » ailleurs, il se dit « prêtre et humble chapelain, » ce qui semble indiquer qu'il ne fut pourvu d'aucun bénéfice ecclésiastique. Son premier ouvrage, *Mots dorés du grand et saige Caton, etc.*, est une traduction des distiques attribués à Caton; il en existe plusieurs éditions; la plus ancienne est celle de Paris (1530-1533, 2 vol., en caractères gothiques). Le poète a rendu chaque distique latin par quatre vers français. Ses autres productions sont : un morceau fort curieux, intitulé *De la louange et excellence des bons facteurs, qui bien ont composé en rime, tant de çà que de là les monts.* On trouve dans ce travail une notice relative à beaucoup de poètes, depuis Jean de Meung jusqu'au temps où écrivait Grognet; la *Louange des femmes*; la *Bonne doctrine pour les filles*; la *Louange et description de plusieurs bonnes villes et cités de la noble nation de France*; quelques poésies relatives à l'histoire du siècle; un *Manuel des vertus intellectuelles et morales*; un *Rondeau contre les ouvriers qui brouillent les vins, etc.* On trouve parmi les poésies de Grognet, on remarque surtout celles qui rappellent des faits historiques, notamment la suivante : *Recollection des merveilleuses choses et nouvelles advenues au noble royaume de France en nostre temps, depuis l'an de grâce* 1480. Cette chronique s'arrête en 1530. Pierre Grognet a composé, sous le titre de *Blason de la noble ville et cité de Paris*, deux descriptions naïves qui sont assez curieuses. On pourrait mettre en vaisseaux et chanter cette singulière description. Outre les ouvrages susmentionnés, citons enfin de Pierre Grognet : *Paraphrase en prose de quelques endroits des tragédies de Sénèque, à la suite des sentences et mots dorés du même, en rime* (Paris, 1534, in-8o); le *Désenchantement du péché de luxure et généralement de tous les péchés mortels* (Paris, 1537).

GROGNEUR, EUSE adj. (gro-gneur, eu-z*e*; *gn* mll. — rad. *grogner*). Qui fait souvent des grognements, qui a l'habitude de grogner : *Vieillard* GROGNEUR.

— Substantiv. Personne qui a l'habitude de grogner : *C'est un* GROGNEUR, *une* GROGNEUSE.

— **Syn. Grogneur, grognard, grognon.** V. GROGNARD.

GROGNIER (Louis-Furcy), vétérinaire français, né à Aurillac en 1775, mort à Lyon en 1837. Il abandonna la carrière de la marine, à laquelle il était d'abord destiné, pour entrer à l'école vétérinaire de la Guillotière, où il se fit remarquer par sa vive intelligence et où il obtint bientôt une place de répétiteur. A la suite du siége de Lyon par les troupes de la Convention, Grognier entra dans l'armée, où il put utiliser ses connaissances, puis revint dans sa ville natale (1799). Il reprit alors sa place à l'école vétérinaire, dont il devint bibliothécaire, et obtint une chaire de botanique médicale, qu'il échangea plus tard contre une chaire de zoologie, d'hygiène, de jurisprudence vétérinaire, enfin, Grognier était membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé un grand nombre d'opuscules, de mémoires, de notices, d'éloges, etc. Nous citerons parmi ses écrits : *Notice historique et raisonnée sur Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires* (Paris, 1805); *Considérations sur l'usage alimentaire des végétaux cuits pour les herbivores domestiques* (Lyon, 1831); *Recherches sur le bétail de la haute Auvergne et particulièrement sur la race bovine de Salers* (Paris, 1831); *Précis d'un cours de zoologie vétérinaire* (Lyon, 1833, in-8o); *Précis d'un cours d'hygiène vétérinaire* (Lyon, 1833); *Précis d'un cours de multiplication et de perfectionnement des principaux animaux domestiques* (Lyon, 1838, in-8o); *Recherches historiques et statistiques sur le mûrier, les vers à soie et la fabrication de la soierie* (in-8o), etc.

GROGNON adj. (gro-gnon; *gn* mll. — rad. *grogner*). Qui grogne, qui a l'habitude de grogner, de gronder : *Homme* GROGNON. *Femme* GROGNON. *Mme Clot, bonne femme au demeurant, était bien la vieille la plus* GROGNON *que je connus de ma vie.* (J.-J. Rouss.)

— Substantiv. Personne qui grogne, qui gronde habituellement : *Tais-toi,* GROGNON. *Tu n'es qu'un* GROGNON.

— Rem. Quoique *grognon* s'emploie pour les deux genres, on trouve cependant quelques exemples d'une forme féminine : *C'est une petite* GROGNONNE. *Te tairas-tu,* GROGNONNE? *Je signale encore la compagnie* GROGNONNE *des coches et les mille gentillesses des jolis lézards.* (Ste-Beuve.)

— **Syn. Grogneur, grognard, grognon.** V. GROGNARD.

GROGNONNER v. n. ou intr. (gro-gno-né; *gn* mll. — rad. *grogner*). Fam. Grogner à la manière des pourceaux : *Faire mieux* GROGNONNER *que d'être éloquent comme* VOUS. (Fén.)